

Barranca, septembre 2003

Lettre collective de Colombie n°4

Queridas amigas, queridos amigos,

C'est depuis la salle d'attente du diocèse de Barrancabermeja que je vous écris. En effet, une partie du travail d'un-e volontaire de PBI (et pas la moindre) consiste à attendre toute la sainte journée (c'est le cas de le dire) les personnes des ONG que nous accompagnons, pendant que celles-ci participent par exemple à des réunions. Mais comme je suis prévoyante, je me munis toujours d'un bon roman, d'une revue ou, comme aujourd'hui, d'un ordinateur portable qui me permet de faire d'une pierre deux coups: accompagner et écrire mes rapports en même temps, quel luxe! Et j'en profite pour siroter un infâme café aimablement proposé par une bonne soeur. J'en arrive parfois à douter que je vis dans un pays producteur de café, vu les boissons insipides qu'on m'a servies jusqu'ici sous ce nom. Et pendant que je tapote sur mon clavier, mes mollets font le régal des moustiques locaux car toute prévoyante que je suis, j'ai quand même oublié de glisser l'anti-moustiques dans mon sac. J'ai donc déjà passé plus de la moitié de mon séjour en Colombie, quatre mois qui ont filé à toute vitesse et qui en même temps me semblent une éternité vu l'intensité des événements que je vis ici au quotidien. Je me réjouis des quatre mois suivants, sûrement tout aussi intenses, mais avec déjà une compréhension plus affinée de la situation nationale et régionale. Je ne résiste pas au plaisir de vous énumérer quelques-uns des doux noms dont m'affublent depuis quatre mois, à longueur de journée (privège qui ne m'est hélas pas réservé), les chauffeurs de taxi, les vendeurs et vendeuses ambulantes ou même les défenseurs et défenseuses des droits humains que nous accompagnons: ma vie, mon amour, ma jolie, ma grosse, ma Noire (!), ou encore ma biscotte. J'ai décidé de répondre sur le même ton pour montrer mon envie de m'intégrer, et je réponds donc: mon biscuit, mon jus d'orange, mon Blanc ou encore mon chou-fleur, ce qui ne manque pas d'étonner mes interlocuteurs-trices.



Conjoncture

Le thème principal de l'actualité en Colombie est celui des négociations entre le gouvernement du président Uribe et les Autodéfenses unies de Colombie, groupe paramilitaire qui compte environ 15'000 hommes (dont quelques femmes également) répartis en différents fronts à travers le pays. Inutile de dire que ces négociations suscitent un large débat en particulier parmi les organisations de défense des droits humains, dont certaines appuient le processus de négociation et de démobilisation des paramilitaires, alors que d'autres accusent le gouvernement de négocier avec lui-même, faisant référence aux multiples plaintes pour connivence entre militaires et paramilitaires en Colombie. En tous les cas, les organisations craignent l'éventuelle impunité qui pourrait résulter de ces négociations, comme l'a dit Francisco Campo, de la Corporation régionale pour la défense des droits humains (l'une des ONG que nous accompagnons ici à Barrancabermeja) dans une interview accordée au quotidien local, la Vanguardia Liberal (24 juillet 2003): « Credhos qualifie de positives les négociations actuelles entre le gouvernement et les Autodéfenses unies de Colombie, c'est une tentative d'aboutir à la démobilisation de cette organisation illégale, même si nous avertissons que cela

ne doit pas permettre que les crimes contre l'humanité commis par l'extrême-droite restent impunis.

»

Ce qui complique la situation, c'est que les négociations avec les Autodéfenses unies de Colombie prévoient la création de zones de concentration, dans lesquelles se regrouperont quelques milliers de paramilitaires armés dans le but de se désarmer et de se réinsérer. L'une de ces zones de concentration pourrait se trouver dans la région du Magdalena Medio, dans laquelle je travaille actuellement, et les ONG craignent d'éventuelles conséquences négatives pour la population résidant à l'intérieur de ces zones de concentration. Le processus devrait normalement se réaliser d'ici la fin de l'année, autant dire qu'il s'agit du thème brûlant de cet automne. Quant au maire, dont je vous ai annoncé la fuite dans ma dernière lettre, il se répand en interviews à la télévision et dans la presse et promet de se rendre à la justice, mais il n'a toujours pas réapparu. Les élections auront lieu en octobre pour désigner son successeur ou sa successeuse.

Equipe

Enfin ! Après quatre mois passés à me lamenter sur mon sort d'unique représentante du sexe féminin dans mon équipe, j'ai depuis une semaine le plaisir de partager ma chambre avec une Espagnole. Une Mexicaine nous a enfin rejoints et une Anglaise ne devrait plus tarder. Quel luxe, nous allons constituer la moitié de l'équipe...



Un week-end à la campagne

J'ai pu dernièrement accompagner des représentants des deux ONG avec lesquelles nous travaillons lors d'une commission de vérification des fumigations. Comme vous le savez certainement, la Colombie est un pays producteur de coca (à défaut de café...). Le gouvernement colombien, avec l'aide du gouvernement américain, procède actuellement à des fumigations des cultures illicites dans tout le pays, et en particulier dans la région du Magdalena Medio. Des avions chargés de « glifosato », le produit qui sert à brûler les champs de coca, ont décollé pendant quelques semaines de l'aéroport de Barrancabermeja, ce qui ne manquait pas de nous inquiéter : et s'ils laissaient tomber leur contenu dans notre patio, que deviendraient notre piscine, nos plantes vertes et nos iguanes ? La commission était composée de représentant-e-s de CREDHOS, de l'OFPP, de deux volontaires de PBI, ainsi que de diverses autres ONG, d'un membre de la Défense du Peuple, une entité gouvernementale qui surveille les violations des droits humains en Colombie, ainsi que d'un journaliste et d'un photographe new-yorkais piqués de partout (les moustiques adorent la viande fraîche). Après 3 heures passées dans une barque en bois heureusement équipée d'un moteur, sous un soleil de plomb, nous débarquons dans un port constitué de deux chaloupes et d'un morceau de bois. Les voitures qui attendaient la commission étaient parties, les gens étaient las de nous attendre (il faut avouer que le départ était prévu quelques heures plus tôt, mais que la ponctualité suisse n'a pas encore essayé dans ces contrées reculées). Nous attendons, prenons notre mal en patience. La nuit tombe, les moustiques passent à l'attaque.

Munis de linges, nous nous défendons tant bien que mal. Match nul : passablement de piqûres de notre côté, un génocide de leur côté. Nous passons la nuit dans un bar, dans des hamacs munis de moustiquaires que nous suspendons au-dessus des billards. Départ à 5 heures du matin : 3 heures de marche et 1 heure de mule plus tard, nous arrivons au village. Un bain dans la rivière nous rafraîchit

agréablement, jusqu'au moment où nous nous informons que les récentes fumigations ont également contaminé les sources d'eau... Les paysans nous servent un délicieux sancocho, soupe de légumes, yucca, bananes plantains et viande. La commission se réunit l'après-midi avec une soixantaine de paysans venus des villages alentours. Certains ont marché plus de 5 heures pour rejoindre le lieu de la réunion. Ils sont vêtus de bottes de caoutchouc et de jeans, un sombrero sur la tête et

une machette à la taille. Les ONG recueillent les plaintes des paysans. La plupart reconnaissent cultiver la coca et regrettent de participer à la déchéance des Etats-Unis et de l'Europe, mais ils expliquent qu'ils n'ont pas d'autre alternative : il y a deux ans, certaines de leurs cultures de riz ou de yucca ont été fumiguées et la terre détruite pour plusieurs mois. La coca, elle, pousse en trois mois, même sur une terre brûlée, et rapporte quatre fois plus que les autres cultures. Effectivement, la commission constate de ses propres yeux que les champs de bananes plantains sont complètement noircis, alors que les buissons de coca reverdissent, quelques semaines seulement après les fumigations. Une infirmière, chargée de la santé des habitant-e-s de trois villages de la région, explique les effets secondaires des fumigations : les enfants perdent leur cheveux, souffrent de diarrhée ou de nausées. Certains paysans qui ont été surpris dans leurs champs par les fumigations souffrent de brûlures. Et presque toutes les poules sont mortes quelques jours après le passage des avions. Elle se plaint : elle n'a ni médicaments ni instruments pour soigner les gens, et l'hôpital le plus proche se trouve à plus de 8 heures de route. A la fin de la réunion, les paysans repartent, contents d'avoir été entendus mais sans illusions sur la poursuite des fumigations. Le lendemain, le voyage de retour met nos fessiers à rude épreuve. Les mules montent et descendent bravement des sentiers abrupts, tandis que je révisé vaillamment mon répertoire de chansons apprises à l'école enfantine, histoire de ne pas penser à ce qui pourrait m'arriver si ma mule s'encoublait dans un pierrier ou dans un champ de boue. J'arrive à destination saine et sauve, bien qu'un peu sale et avec une démarche de cow-boy. Rarement une bière fraîche ne m'aura parue aussi savoureuse...



Je termine cette lettre collective en vous remerciant tous pour vos messages. Après être sortie de ma salle d'attente, j'ai été surprise par une tempête tropicale qui m'a trempée en un instant. J'ai heureusement réussi à protéger l'ordinateur portable, qui semble toujours fonctionner. Et le soir même, je suis ressortie de la maison à 22h30, pour accompagner une coordinatrice de l'Organisation Féminine Populaire à la maison d'une membre de cette organisation, puis à la police. Son mari avait été enlevé une heure plus tôt par de supposés paramilitaires. C'était mercredi dernier. Il n'a toujours pas réapparue. La Défense du Peuple de Barrancabermeja a dénoncé la semaine dernière la disparition de plus d'une dizaine de personnes en moins de deux semaines...

Je vous envoie ci-joint quelques photos histoire de rendre cette lettre plus distrayante. L'une d'elles me montre en train de déguster quelques feuilles de coca, sur une mule ou en train de danser gracieusement avec mes bottes pleines de boue. Une autre photo montre les conséquences des fumigations.

Je me réjouis de recevoir de vos nouvelles et vous envoie mes meilleures pensées.

Manon